



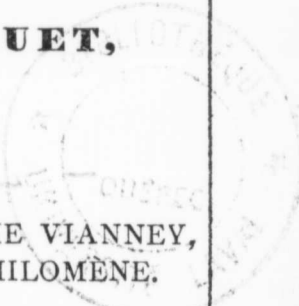
LE
PROPAGATEUR
DE LA
DEVOTION A STE PHILOMENE
AU CANADA

Série d'opuscules sous la direction de

L'abbé A. C. H. PAQUET,

Curé de Ste-Pétronille.

Séminaire



XIV.—LE VÉNÉRABLE JEAN MARIE VIANNEY,
MODÈLE DE DÉVOTION A STE PHILOMÈNE.

Livraisons de JANVIER, FÉVRIER et MARS 1888.



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE LÉGER BROUSSEAU
9, RUE BUADE



DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Conformément à la décision du pape Urbain VIII, nous déclarons que toutes les grâces ou faits extraordinaires que nous rapporterons dans cet opuscule n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté ce qui a été approuvé et confirmé par la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, au jugement infaillible de laquelle nous soumettons, sans réserve aucune et pour toujours, notre personne, nos paroles et nos écrits.

Imprimatur.

CYRILLUS S. LEGARÉ, V. G.

19^a Jan. 1888.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada,
en l'année mil huit cent quatre-vingt, par A. C. H.
PAQUET, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

LE PROPAGATEUR

DE LA

DEVOTION A STE PHILOMÈNE

AU CANADA

QUATORZIÈME LIVRET—QUÉBEC—Janvier 1888.

SOMMAIRE

- I. Notre publication.—II. Foi, Espérance et Charité du Vénérable Vianney.—III. Dévotion du Vénérable Vianney à la T. S. Vierge Marie.—IV. L'Esprit de Prière.—V. Pieux commerce du Vénérable Vianney avec les Saints.—VI. Le Curé d'Ars et sainte Philomène.—VII. Prière à saint Joseph.—VIII. Traits inédits.—IX. Petites fleurs.

I

NOTRE PUBLICATION.

Après un rapide coup-d'œil sur les principaux traits de la vie aussi merveilleuse qu'édifiante du Vénérable Jean Marie Vianney, Curé d'Ars, ainsi que sur l'origine, les progrès et les suites de la dévotion de ce grand Serviteur de Dieu à sainte Philomène, nous écrivions dans notre quatrième livret (pages 10 et 14) : " Nous voudrions résumer ici la magnifique étude de M. l'abbé Monnin sur les rapports établis entre M. Vianney et la Vierge Martyre, raconter quelques-uns des principaux miracles dus à ce saint commerce, dire enfin quelques mots des splendides améliorations

que la reconnaissance envers notre Sainte a fait subir à l'ancienne église d'Ars, mais nous préférons renvoyer à nos futurs opuscules cette intéressante matière afin de pouvoir l'exposer avec plus de soin."

Quatre années déjà se sont écoulées sans qu'il nous ait été possible d'exécuter ce dessein, des sujets chaque fois plus en rapport avec les exigences de notre œuvre s'étant pour ainsi dire imposés à chacun des livrets que nous avons fait paraître depuis.

Plus libre aujourd'hui dans notre choix, nous sommes heureux de pouvoir enfin commencer à nous acquitter d'une tâche qui nous sourit d'autant plus que nous aimons le Curé d'Ars, et que nous soupirons avec ardeur après le jour où il sera permis de lui rendre un culte public.

Ce saint prêtre étant le plus parfait modèle qu'on puisse proposer de dévotion à sainte Philomène, l'histoire de sa vie entre très-bien dans le cadre de notre Propagateur : aussi est-ce notre intention de ne pas nous contenter d'en dire ce que nous en avons déjà écrit ou projeté d'écrire mais d'en faire goûter avec le temps à nos lecteurs les beautés les plus remarquables.

Nous n'en donnerons pas cependant d'autre abrégé *proprement dit* que la légère esquisse mentionnée plus haut comme une des matières du quatrième livret. Si on désire en prendre connaissance, qu'on nous envoie cinq centimes et on recevra par la malle ce petit ouvrage.

Une bonne nouvelle maintenant pour les collectionneurs et pour tous ceux qui d'ordinaire préfèrent les livres reliés aux brochures.

Pour \$0.65 payables d'avance en papier monnaie, autant que possible, sinon en timbres-poste de 1, 2 ou 3 centins du Canada, nous adresserons également par la malle un joli volume contenant les neuf premiers fascicules du Propagateur, soit 360 pages de matière, le septième étant double. D'une reliure relativement solide avec dos en cuir et les titres " Prop. de Ste Phil. " 1880-86," ce livre pourrait trouver place dans une bibliothèque paroissiale et être donné en prix aux enfants de nos écoles : nous espérons que nos Confrères dans le saint ministère, Messieurs les Supérieurs de nos Collèges et Mesdames les Supérieures de nos Pensionnats de jeunes filles voudront bien, par la commande de quelques exemplaires de cet ouvrage, nous aider à répandre de plus en plus notre publication devenue, avec 1887, un bulletin mensuel dont l'abonnement ne coûte que \$0.20 par année.

II

Foi, Espérance et Charité du Vénérable Vianney.

Les vertus théologiques sont à la Sainteté ce que les sources sont aux fleuves : elles l'engendrent, l'alimentent, la perfectionnent et la font arriver à sa consommation. Nous ne faisons pas connaître suffisamment la vertu

du saint Curé d'Ars, *écrit un de ses biographes*, si nous n'essayions de mettre en relief sa Foi, son Espérance et sa Charité.

Désirant arriver au même résultat, nous suivrons, nous aussi, la même voie, et nous montrerons en peu de mots de quelle manière ces trois vertus surnaturelles ont brillé dans ce grand Serviteur de Dieu.

M. Vianney était tellement pénétré des lumières de la Foi qu'il ne voyait plus que par elle. Les événements et les choses de ce monde n'étaient à ses yeux que des ombres, et il ne trouvait de réalité que dans les vérités de l'ordre surnaturel. Il parlait de nos augustes Mystères avec une si grande conviction que ceux qui l'entendaient en étaient presque saisis d'un saint effroi : il semblait qu'il venait de contempler à découvert les Mystères dont il entretenait ses auditeurs et que pour lui la Foi n'avait plus ni obscurité ni voiles.

Lorsqu'il parlait du pied de l'Autel, la pensée du voisinage de Notre-Seigneur, présent dans le saint Tabernacle, lui faisait une telle impression qu'il en perdait presque la respiration et la voix.

Le grand Serviteur de Dieu était véritablement *l'homme juste qui ne vit que de la Foi*, il était tout plongé en Dieu, il conversait avec Lui comme un ami avec son ami, et, pour ainsi dire, face à face. Un jour il disait : *" L'esprit de Foi nous manque !... quel dommage... Si nous avions l'esprit de Foi, tout nous serait facile, et les plus grandes fatigues deviendraient pour nous une source de bonheur et de joie. "* Une personne présente lui dit : *" Monsieur le Curé, à quoi peut-on reconnaître qu'on a l'esprit de Foi ? "* A cette question le visage du saint vieillard s'illumina, ses yeux jetèrent de doux éclairs, et il répondit : *" C'est quand on parle à Dieu comme à un homme ! "* Parole sublime qui contient toute une révélation de l'intérieur du saint homme, et nous fait connaître quels étaient ses rapports avec son Dieu.

Ceux qui n'ont pas la Foi, disait-il encore, ont l'âme bien plus aveugle que ceux qui n'ont pas d'yeux..... Nous sommes dans ce monde comme dans un brouillard ; mais la Foi est le vent qui dissipe ce brouillard, et qui fait luire sur notre âme un beau soleil... Voyez, chez les protestants, comme tout est triste et froid ! c'est un long hiver. Chez nous, tout est gai, joyeux et consolant..

Au mois de juillet 1842, un curé faisait pour la première fois le pèlerinage d'Ars et, avant son départ, il eut un quart d'heure d'entretien avec M. Vianney. Il avait entendu parler beaucoup et diversement de la guérison miraculeuse d'une dame de Bourg ; il lui fit part de quelques velléités d'opposition que ce fait avait rencontrées.

“ Mon ami, lui fut-il répondu, laissons faire les gens du monde. Hélas ! comment verraient-ils ? Ils sont aveugles. N. S. ferait aujourd'hui tous les miracles qu'il a faits en Judée, qu'ils n'y croiraient pas. Celui à qui tout pouvoir a été donné, n'a pas encore perdu sa puissance. Par exemple, la semaine dernière, un pauvre vigneron a apporté sur ses épaules un petit garçon de douze ans, estropié des deux jambes, qui n'avait jamais marché. Ce brave homme a fait une neuvaine à sainte Philomène, et son petit a été guéri le neuvième jour ; il s'en est allé en galopant devant lui....

Autrefois N. S. redressait les boiteux, guérissait les malades, ressuscitait les morts. Il y avait des gens qui étaient présents, qui voyaient de leurs yeux ces prodiges et qui n'y croyaient pas. Mon ami, les hommes sont toujours et partout les mêmes. Si le Bon Dieu est puissant, le diable a aussi son pouvoir : il s'en sert pour aveugler le pauvre monde. ”

L'Espérance a son fondement dans la Foi et grandit avec celle-ci dans les mêmes proportions. Aussi il est impossible d'exprimer à quel degré de fermeté était arrivée la vertu d'Espérance dans le saint Curé d'Ars.

Tandis que les autres ont besoin de toutes leurs forces pour se résigner à mourir, M. Vianney avait besoin de

toutes les siennes pour se résigner à vivre. Il y avait des moments où, dans sa conversation, on sentait un écho de ce gémissement qui troublait saint Paul et lui faisait souhaiter de sortir bientôt de la tente de son corps, afin que ce qu'il y avait de mortel en lui fût absorbé par la vie.

Dans les entretiens du Curé d'Ars, les plus gracieuses comparaisons avaient trait au désir du Ciel. Il se servait souvent de celle de l'hirondelle qui ne fait que raser la terre et ne se pose presque jamais, de celle de la flamme qui tend toujours en haut, de celle du ballon qui s'élève dans les airs quand on a rompu les cordes qui le retiennent en bas.

M. Vianney aimait beaucoup à raconter l'histoire d'un bon religieux qui croyait qu'en paradis le temps allait lui durer. Le Bon Dieu lui fit bien voir que non... Un jour qu'il était dans les jardins du monastère, il avisa un petit oiseau qui sautait de branche en branche et qui devenait toujours plus beau à mesure qu'il le regardait ; à la fin, il était si beau, si beau, que le moine ne pouvait en détacher sa vue ; il se mit à le poursuivre et aurait bien voulu pouvoir le prendre. Cependant il s'arrêta, pensant qu'il y avait bien une demi-heure qu'il était à courir après son oiseau. Il revint au monastère, mais il fut très-surpris de trouver à la porte un frère qu'il n'avait jamais vu, et le frère ne le connaissait pas davantage. Son étonnement redoubla, lorsqu'en parcourant la maison il n'aperçut que des visages inconnus et des figures nouvelles. Il dit : " Et nos Pères, où sont-ils ? " Les autres le regardaient sans le comprendre. Enfin il dit son nom : on chercha dans les registres, et on vit qu'il y avait cent ans qu'il était sorti... Le Bon Dieu lui montra ainsi que le temps ne dure pas en paradis.

La Foi découvre à l'âme son Dieu, l'Espérance lui prête des ailes pour voler vers Lui, et la Charité la plonge dans son sein et la met en possession de ses chastes embrassements.

M. Vianney, à l'aide des deux premières vertus, s'était tellement perdu en Dieu, que ce n'était plus lui qui vivait, mais Dieu qui vivait en lui. Son cœur était tellement embrasé de l'amour de Dieu, qu'il n'était plus accessible à aucune affection terrestre. Il ne pouvait songer à l'amour que le Père nous a témoigné en nous donnant son Fils qu'en versant un torrent de larmes.

Il aimait tant le Saint-Esprit, qu'il en parlait d'une manière propre à ravir les intelligences les plus élevées. Le R. P. Lacordaire, l'un des plus grands prédicateurs de ce siècle, lui ayant entendu traiter ce sujet, le suivit dans la sacristie et lui dit : " Monsieur le Curé, vous m'avez fait connaître le Saint-Esprit. " Il devenait incomparable, quand il entretenait ses auditeurs de la conduite des âmes par le Saint-Esprit : " Le Bon Dieu, disait-il alors, en nous envoyant le Saint-Esprit, a fait à notre égard comme un grand roi qui chargerait son ministre d'accompagner un de ses sujets, disant : " Vous accompagnerez cet homme partout, et vous le ramènerez sain et sauf. " Que c'est beau d'être accompagné par le Saint-Esprit ! C'est un bon guide celui-là !.... Et dire qu'il y en a qui ne veulent pas le suivre !.... " Et ici sa voix s'éteignait dans ses larmes.

Il ne pouvait cesser de penser à Jésus-Christ, d'aspirer à Jésus-Christ, de parler de Jésus-Christ. Alors ce n'étaient pas des paroles, c'étaient des flammes qui sortaient de son cœur et de sa bouche. Il y avait dans la manière surtout dont il prononçait l'adorable nom de Jésus et dont il disait : NOTRE-SEIGNEUR ! un accent qui impressionnait vivement tous ceux qui l'entendaient.

" O Jésus, s'écriait-il souvent, les yeux remplis de larmes, vous connaître, c'est vous aimer !..... Si nous savions comme Notre-Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir ! Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés..."

" C'est si beau la charité ! c'est un écoulement du cœur de Jésus qui est tout amour..... Le seul bonheur que nous ayons sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir que Dieu nous aime.... "

Un jour qu'il entendait les oiseaux chanter dans sa cour, il se prit à dire en soupirant : " Pauvres petits oiseaux ! vous avez été créés pour chanter et vous chantez L'homme a été créé pour aimer Dieu, et il ne l'aime pas ! "

Il disait encore avec tristesse :

" Je pense quelquefois qu'il y aura peu de bonnes œuvres de récompensées, parce qu'au lieu de les faire par amour pour Dieu, nous les faisons par habitude, par routine, par amour de nous-mêmes Que c'est dommage ? "

" Tout sous les yeux de Dieu, tout avec Dieu, tout pour plaire à Dieu oh ! que c'est beau ! Allons, mon âme ! tu vas converser avec le Bon Dieu, travailler avec lui, marcher avec lui, combattre et souffrir avec lui. Tu travailleras, mais il bénira ton travail ; tu marcheras, mais il bénira tes pas ; tu souffriras, mais il bénira tes larmes. Qu'il est grand, qu'il est noble, qu'il est consolant de tout faire en la compagnie et sous les yeux du Bon Dieu ! de penser qu'il voit tout, qu'il compte tout ! Disons donc chaque matin : Tout pour vous plaire, ô mon Dieu ! toutes mes actions avec vous ! Que la pensée de la sainte présence de Dieu est douce et consolante ! Jamais on ne se lasse, les heures coulent comme des minutes Enfin, c'est un avant-goût du ciel."

M. Vianney finissait souvent son entretien par ces mots : " Etre aimé de Dieu, être uni à Dieu ! vivre en la présence de Dieu, vivre pour Dieu ! oh ! la belle vie ! oh ! la belle mort ! " L'amour que le saint Curé portait à N. S. J. C. lui inspirait une dévotion bien grande aux divins mystères de son enfance, de sa vie cachée à Nazareth, de sa vie publique et surtout à ceux de sa passion, de sa mort et de ses anéantissements profonds dans l'Eucharistie ; il les méditait avec un soin particulier et les développait ensuite à ses paroissiens d'une manière vraiment ravissante. Mais jamais il n'était plus éloquent que lorsqu'il parlait de l'adorable

Saci
suav
nou
favo
Alo
son
étou
il, d
bon
tran
les
Il
" L
le b
E
faite
lui f
n'y
il av
cent
les
Traj
une
la c
sain
la t
R
Via
prés
reco
a vé
" O
L'ar
poss
latic
elle
trés

Sacrement de l'Autel. Il l'appelait des noms les plus suaves et les plus tendres, il inventait des expressions nouvelles pour le louer dignement ; c'était son sujet favori et il y revenait sans cesse dans ses conversations. Alors son cœur se fondait de reconnaissance et d'amour ; son front rayonnait ; ses yeux lançaient des étincelles ; son âme de saint se répandait sur ses traits ; les larmes étouffaient sa voix. " Que fait Notre-Seigneur, s'écriait-il, dans le sacrement de son amour ? Il a pris son bon cœur pour nous aimer ; il sort de ce cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde pour noyer les péchés du monde."

Il appelait la sainte communion un *bain d'amour*....
" Lorsqu'on a communiqué, disait-il, l'âme se roule dans le baume de l'amour comme l'abeille dans les fleurs."

Et un autre jour, il ajoutait ; " Une communion bien faite suffit pour embraser une âme de l'amour de Dieu et lui faire négliger la terre. Un grand de ce monde, il n'y a pas longtemps, vint ici faire la sainte communion ; il avait trois cent mille francs de fortune ; il en donna cent mille pour faire bâtir une église, cent mille pour les pauvres, cent mille à ses parents, et il s'en alla à la Trappe. Un avocat bien savant vint après lui ; il fit une bonne communion et partit pour aller se mettre sous la conduite du Père Lacordaire. Oh ! une communion sainte, une seule, c'est assez pour dégoûter l'homme de la terre et lui donner un avant-goût des délices célestes."

Rien de pathétique comme l'application que M. Vianney faisait de la légende de saint Alexis à la présence réelle de Notre-Seigneur. Au moment où la mère reconnaît son fils dans le corps inanimé du mendiant qui a vécu trente ans sous l'escalier de son palais, elle s'écrie : " O mon fils ! fallait-il vous connaître si tard !!! L'âme, au sortir de cette vie, verra enfin CELUI qu'elle possédait dans l'Eucharistie ; et, à la vue des consolations, des beautés et des richesses qu'elle a méconnues, elle s'écriera, elle aussi : " O Jésus ! ô ma vie et mon trésor ! fallait-il vous connaître si tard !... "

“ Il est venu, un de ces jours, disait-il une autre fois, deux ministres protestants qui ne croyaient pas à la présence réelle de Notre-Seigneur. Je leur ai dit : “ Croyez-vous qu'un morceau de pain puisse se détacher tout seul et aller de lui-même se poser sur la langue de quelqu'un, qui s'approche pour le recevoir ?—Non.— Donc ce n'est pas du pain ! ” Puis M. Vianney ajoutait : “ J'ai connu un homme qui avait des doutes sur la présence réelle ; il disait : “ Qu'en sait-on ? ce n'est pas sûr. La consécration, qu'est-ce que c'est ? que se passe-t-il sur l'autel en ce moment-là ? ” Mais il désirait croire et priait la sainte Vierge de lui obtenir la foi. Ecoutez bien ça : je ne dis pas que cela est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi. **AU MOMENT OU CET HOMME SE PRÉSENTAIT POUR RECEVOIR LA COMMUNION, LA SAINTE HOSTIE S'EST DÉTACHÉE DE MES DOIGTS, QUAND J'ÉTAIS ENCORE A UNE BONNE DISTANCE ; ELLE EST ALLÉE D'ELLE-MÊME SE POSER SUR SA LANGUE. ”**

Nous avons nous-même entendu raconter un trait tout à fait semblable par le R. P. Charmont, Dominicain de la Province de France, dans le cours d'une retraite qu'il prêcha aux paroissiens de Ste-Pétronille en décembre 1877, retraite déjà mentionnée dans notre 7e livret.

Avant d'entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, le R. P. a eu le bonheur d'exercer le saint ministère dans une paroisse voisine de celle de M. Vianney.

En visite chez son vénérable confrère, le jeune abbé Charmont assistait à la messe du Curé d'Ars. Quelques minutes avant la communion, deux impies rentrent en ricanant dans la petite église et pénètrent ainsi jusqu'au sanctuaire, au grand scandale de la foule des pèlerins recueillie et indignée d'une telle conduite. A ce moment, le saint Curé, tourné vers le peuple, disait la dernière partie du *Confiteor* : *Misereatur et Indulgentiam*. Sans paraître avoir remarqué ce qui s'est passé, après les genuflexions prescrites par la rubrique, il prononce lentement, avec calme et un ton de respectueuse dignité,

les
pe
di
s'é
jus
dis
pie
du
ser
] a
ajo
je
tou
qui
san
I
ma
étai
à la
la
cet
trist
sinc

DO

U
avai
aim
com
il ra
seur
un
mère
de L
La
de la

les paroles ordinaires : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*, suivies de trois fois "*Domine non sum dignus*", puis, il ouvre les doigts. O prodige ! l'hostie s'échappe de la main du saint prêtre, s'élève dans l'air jusqu'à la hauteur de la table sainte, à une assez bonne distance, pour aller enfin se poser sur la langue d'une pieuse jeune fille qui, témoin de toutes les circonstances du miracle, comme la plupart des personnes présentes, semblait l'appeler à elle de toute l'ardeur de ses désirs.

Depuis cette époque à jamais mémorable pour moi, ajoutait le R. Père dans son éloquence toute originale, je n'ai plus la foi à l'Eucharistie car j'en ai vu disparaître toutes les ombres pour faire place à une vérité saisissante qui m'enlève tout le mérite réservé à ceux qui croient sans avoir vu.

L'un des personnages qui avaient manqué d'une manière si irrévérencieuse au respect dû au saint lieu était, paraît-il, en route pour Lyon où il s'en allait livrer à la presse un manuscrit des plus blasphématoires contre la présence réelle, ce qu'il aurait du moins déclaré après cet événement qui, espérons-le, a été pour lui et son triste camarade la cause d'une conversion véritable et sincère.

III

Dévotion du Vénérable Vianney à la Très-Sainte Vierge

Un prêtre demandait un jour au Curé d'Ars s'il y avait longtemps qu'il aimait la T. S. Vierge : "*Je l'ai aimée*, lui répondit le Vénérable, *avant même de la connaître* : c'est ma première affection." Et à ce sujet il raconta cet épisode : "*Etant tout petit, j'étais possesseur d'un beau chapelet, ma sœur voulut l'avoir : ce fut un de mes premiers chagrins. Fallai consulter ma mère ; elle me conseilla d'en faire l'abandon pour l'amour de Dieu. J'obéis, mais il m'en coûta bien des larmes.*"

Le premier cadeau qu'il reçut fut une image en bois de la T. S. Vierge que sa mère lui avait donnée. Mais

déjà, pour cette sérieuse nature d'enfant, sa chère petite statue était moins un jouet que l'objet d'un culte et d'une vénération pieuse ; sa vue était la plus gracieuse de ses distractions " *Oh ! que j'aimais cette statue !* disait-il, à plus de soixante ans de distance. *Je ne pouvais m'en séparer ni le jour ni la nuit, et je n'aurais pas dormi tranquille, si je ne l'avais pas eue à côté de moi, dans mon petit lit.*

Mais suivons le, petit berger, dans ses courses à travers les champs décrites avec un charme si poétique par M. l'abbé Monnin.

A quelque distance du village de Dardilly, où naquit Jean Marie Vianney le 8 mai 1786, est un délicieux petit vallon, plein d'ombre et de fraîcheur, véritable puits de verdure, sorte de sanctuaire qui provoque la prière et la rêverie. Une ou deux fontaines y naissent sous les buissons et sous la mousse, et forment un ruisseau qui se cache à l'ombre des aunes et des trembles. Ce qu'il y a de corbeilles odorantes, d'églantiers et d'aubépines encadrant sa rive, ce qu'il arrose de prairies, ce qu'il visite d'anses secrètes, ce qu'il a vu de petits bergers jouant sur ses bords, ce qu'il a contemplé d'innocents tableaux et de scènes champêtres, qui pourrait le dire ? Il y a la des beautés de solitude, de nature et de silence que vraiment on ne peut compter, sans parler de celles qui ne se voient pas, et qu'il vaut mieux sentir que peindre. De chaque côté s'étagent, au milieu des accidents de terrain les plus variés, ici d'épaisses coudraies, là de gras pâturages, des bois de charmes et de chênes, plus loin des champs sans ombre, où le soleil mûrit les maïs et la vigne. On nomme ce lieu *Chante-Merle*, du nom des oiseaux qui viennent y boire et y chanter. Là étaient les principaux pacages des Vianney ; sur le ruisseau un joli pré ; à mi-côteau de riches moissons ; et, couronnant les hauteurs, de belles touffes d'arbres verts que le défrichement a fait aujourd'hui disparaître. C'est là que le plus souvent Jean Marie conduisait son âne et ses trois brebis. Le voyez-vous, son bâton d'une main, tandis que de

l'autre, il serre contre sa poitrine sa petite statue de la Sainte Vierge qui ne le quitte pas ? Le voilà à travers les halliers, sur les bords du ruisseau, à l'ombre des sapins. Les bergers, ses compagnons, saluent de loin son arrivée de leurs bruyantes acclamations ; ils l'entourent avec une sympathie déjà respectueuse, car sa bonté, sa douceur, sa complaisance lui ont gagné tous les cœurs ; et c'est un désappointement général quand il n'est pas là. Mais lui, au milieu des témoignages naïfs de leur affection, il est occupé des plus graves pensées. Il avise un petit tertre, à côté d'un vieux saule qui se voit encore ; il court y déposer religieusement sa chère madone sur un autel de gazon ; puis, lorsqu'il lui a offert, le premier, ses hommages, il invite toute la bande à en faire autant.

Il ne se sentait pas de joie, quand il voyait ses compagnons à genoux autour de l'image vénérée. C'est alors qu'un naïf enthousiasme s'emparant de son cœur, quelque chose de cette flamme dont l'âme du prêtre devait être l'inépuisable foyer s'allumait déjà dans l'âme ingénue de l'enfant. Après avoir récité la salutation angélique avec une ferveur communicative, il se levait gravement et se mettait à prêcher à la troupe recueillie la dévotion à la T. S. Vierge, dans un langage empreint de la plus expressive tendresse. Le jeune prédicateur n'avait pas invariablement à se louer des dispositions de son auditoire. Maintes fois, l'amour du jeu l'emportant, par une légèreté très pardonnable, ils abandonnaient le sermon pour des exercices moins calmes. Ce n'était pas sans peine que Jean Marie se voyait, comme son patron, condamné à faire entendre sa voix dans le désert ; mais, pour se consoler, il se retirait à l'écart, installait sa chère statue dans le creux d'un arbre, se mettait à genoux et passait à ses pieds de longues heures en prière.

Quelques années plus tard, l'occupation ordinaire de notre Jean Marie était de travailler aux champs avec les gens de la maison. Tant que la tâche était commune, il fournissait consciencieusement, selon ses forces, son contingent de travail, et tout se passait amiablement ;

mais un jour qu'il avait été envoyé à la vigne, seul avec François, son aîné, il avait dû s'excéder de fatigue pour atteindre celui-ci qui, plus âgé que lui, se croyait obligé d'en faire davantage. Le soir venu, le pauvre Jean Marie se plaint à sa mère que François va trop vite et qu'il ne peut pas le suivre. "*François, dit-elle, va donc plus lentement, ou bien, de temps en temps, donne un coup de pioche à la PASSÉE de ton frère. Tu vois bien qu'il est plus jeune et moins fort que toi ; il faut avoir un peu de pitié. — Mais, répond François, mon frère n'est pas obligé d'en faire autant que moi. Que dirait-on si l'aîné n'avancait pas plus que le cadet ?*"

Le lendemain, une religieuse, chassée de son couvent par l'orage révolutionnaire et retirée dans sa famille, à Dardilly, fit cadeau à Jean Marie, qu'elle avait pris en affection à cause de sa piété, d'une de ces statuettes de la Sainte Vierge, renfermées dans un étui cylindrique qu'on ouvre et ferme à volonté.

Ce présent vint fort à propos, et Jean Marie crut avoir trouvé, dans la sainte image, un renfort et un secours contre l'activité de François. La première fois donc qu'on les envoya ensemble à la vigne, il eut soin, avant son arrivée, de déposer à quelques pas de lui sa petite statue, et, en avançant vers elle, de prier la Sainte Vierge de l'aider à atteindre son frère aîné. Arrivé à l'image, il la ramassait lestement, la plaçait de nouveau devant lui, reprenait sa pioche, pria, avançait, tenait tête à François qui se morfondait sans pouvoir le dépasser, et qui, en rentrant le soir, avoua, non sans quelque dépit, que la Sainte Vierge avait bien aidé son petit frère, et qu'il avait fait autant de besogne que lui. La mère, en femme sage et prudente, se contenta de sourire et ne dit pas un mot, de peur de donner prise à l'amour-propre.

Que de fois, depuis cette époque jusqu'au beau jour de son ordination sacerdotale, le jeune Vianney ne goûtera-t-il pas encore les douceurs de cette tendre protection dont sa divine Mère a entouré son enfance !

Da
Bo
gra
des
Jea
et
cet
mo
qu'
sur
sen
I
cur
env
Jés
par
pén
C
Mo
peu
la
pon
an
n'y
con
I
d'A
em
com
disa
si ei
prêt
Mèr
mer
son
Im
Mèr
glor

Dans les nombreuses épreuves par lesquelles il plaira au Bon Dieu de le faire passer afin de le préparer à la grande et sublime mission qu'il doit lui conher, lorsque des nuages orageux et menaçants s'élèveront à l'horizon, Jean Marie récitera son chapelet avec sa piété ordinaire et aussitôt le ciel de sa pauvre âme redeviendra serein ; cette prière, toujours chère à son cœur, lui obtiendra du moins des grâces de force et de résignation si efficaces qu'il ne perdra pas un instant cette paix ineffable qui surpasse tout sentiment : *pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.*

Aussi avec quelle allégresse le verrons-nous, devenu curé, s'efforcer d'acquitter sa dette de reconnaissance envers le Ciel en prêchant à ses ouailles avec l'amour de Jésus-Hostie la dévotion à la T. S. Vierge. Quand il parlera de cette divine Mère, ce sera avec des accents qui pénétreront et attendriront tous les cœurs.

C'est à ce titre de dévot serviteur de Marie, écrit l'abbé Monnin, que M. Vianney se fit d'abord connaître à son peuple. Même avant l'origine du pèlerinage, les fêtes de la T. S. Vierge se célébraient à Ars avec une grande pompe et un concours de peuple inaccoutumé. Cette animation religieuse alla toujours en augmentant. Il n'y avait jamais tant d'étrangers que dans les jours consacrés au culte de la sainte Mère de Dieu.

Le cœur de la T. S. Vierge était le refuge du Curé d'Ars dans toutes ses peines et l'arsenal auquel il empruntait sans cesse les armes dont il se servait pour combattre l'enfer. "*J'ai si souvent puisé à cette source, disait-il, qu'il n'y resterait plus rien depuis longtemps, si elle n'était pas intépuisable.*" Dès sa première année de prêtrise, il avait organisé en l'honneur de cette bonne Mère une association de prières. La pratique fondamentale consistait à réciter l'*Ave Maria* quand l'heure sonnait avec l'invocation : *Bénie soit la très-sainte et Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu !... O Marie, que toutes les nations glorifient, que toute la terre invoque et bénisse votre*

Cœur Immaculé ! Jamais il n'omit cette pieuse observance. Pour y être plus fidèle lui-même et y amener ses paroissiens, il fit placer au clocher de son église une grande horloge dont le timbre s'entend des extrémités du village.

Il a raconté bien des fois, pour encourager la dévotion au Rosaire, que saint Dominique, prêchant un jour dans une église, un de ses parents s'y rendit avec toute sa suite ; cet homme parut si hideux aux yeux du Saint qu'il ne put s'empêcher de faire remarquer à haute voix sa laideur. Tout le monde prit peur de lui : sa femme, ses enfants et ses proches le fuyaient. Saint Dominique lui fit dire de réciter le Rosaire. A mesure qu'il le récitait, les démons qui l'entouraient prenaient la fuite, et sa figure retrouvait son expression ordinaire.

M. Vianney racontait encore,—c'était une de ses histoires favorites,—qu'un bon saint qui disait constamment : “ *Sainte Marie, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort,* ” entendit la Sainte Vierge lui répondre un jour : “ *Veux-tu venir avec moi en paradis ?—En paradis ! en paradis ! en paradis !* ” s'écria-t-il. Et il mourut à l'instant Le Curé d'Ars ajoutait en pleurant à chaudes larmes : “ *Qu'il est beau de mourir ainsi !* ”

IV

L'Esprit de prière

Afin de ne pas fatiguer notre attention en la laissant trop longtemps fixée sur un même personnage, détournons un instant nos regards du Curé d'Ars pour les porter sur N. S. P. le Pape Léon XIII et deux évêques américains. La livraison du mois de Novembre des Annales de Lourdes nous a apporté une nouvelle bien propre à nous intéresser et à nous édifier tout ensemble.

A la date du 31 Octobre nous y lisons ce qui suit :

Deux nouveaux noms doivent figurer sur le livre d'or des Evêques pour le mois d'octobre : Mgr Denis Bradley, Evêque de Manchester (Etats-Unis), et Mgr Elphège Gravel, Evêque de Nicolet (Canada).

Mgr Gravel a prononcé une émouvante homélie, le 30 Octobre, à la messe de onze heures.

Après avoir revendiqué pour les Canadiens, d'origine française, l'honneur d'avoir appris de leurs pères la croyance à l'Immaculée Conception, il s'est adressé à un souvenir tout personnel pour recommander à ses auditeurs la persévérance dans la prière.

« Un jeune évêque, leur a-t-il raconté, était naguère aux pieds de Léon XIII, implorant une dernière bénédiction, et demandant un dernier mot qui servît à le guider.

Oui, lui dit le Pape, je vous bénis. Quant à la parole que vous désirez entendre, la voici : Appliquez-vous à répandre *l'Esprit de prière*. C'est la seule force qu'il y ait au monde. Ceux qui ne prient pas n'obtiennent que des résultats passagers.»

On reconnaît bien à ce langage le Pape du Rosaire.

V

Pieux commerce du Vénérable Vianney avec les Saints

Après le Sauveur Jésus, Père de tous les hommes, après le cœur de Marie, dont il disait : « Le cœur de Marie est si tendre pour nous, que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien, » le Curé d'Ars invoquait les Saints ; c'était d'eux surtout qu'il attendait son principal secours. M. Vianney parlait très-souvent des Saints, et de douces larmes se mêlaient alors à son langage. Comme on parle d'un ami absent dont le souvenir charme le cœur et qu'on

espère revoir un jour, ainsi s'entretenait-il des bienheureux du ciel. Quand on entendait ses récits pleins de menus détails et d'une familiarité touchante, on était porté à se dire : Mais il a donc connu ces bons Saints et vécu avec eux dans une étroite intimité !—Il avait, en effet, mille histoires à raconter, singulièrement belles et merveilleuses, pour montrer l'excès des condescendances divines à l'égard des Saints. “ Je crois que si nous avions la foi, d'sait-il, nous serions maîtres des volontés de Dieu. Nous les tiendrions enchaînées, et il ne nous refuserait rien.”

Le côté légendaire et merveilleux, dans la vie des Saints, effraye, scandalise souvent certains esprits qui voudraient, semble-t-il, limiter la présence de Dieu. Ce côté était justement, au contraire, celui qui séduisait le plus le cœur du Curé d'Ars. “ *Le soleil, disait-il à cette occasion, ne se cache pas de peur d'incommoder les oiseaux de nuit.*” Sa foi courageuse ne reculait devant rien de ce qui peut renverser l'orgueil de la raison humaine et confondre les pensées des sages du monde.” Pour lui, comme dit son biographe, cette puissance adorable qui se joue dans l'univers et qui est souvent en Dieu au service de la bonté, ne brillait jamais d'un assez vif éclat. Ce qu'il y avait de plus prodigieux et de plus contraire au cours ordinaire des choses était ce qui le ravissait davantage.

Les Saints étaient donc pour le Curé d'Ars de vrais amis, avec lesquels il vivait constamment, par l'esprit et le cœur, dans une douce familiarité. Il les appelait ses *conseils*, c'est-à-dire ses représentants, ses lieutenants, ses suppléants dans le ciel, auprès de Dieu. Leurs images et leurs restes sacrés lui étaient grandement chers ; le don d'une relique le rendait singulièrement heureux, et il n'imaginait pas qu'on pût recevoir un plus beau présent.

On sait que dans un autre sens il appelait les Saints des *rentiers*, et qu'à ce titre, du moins, il semblait peu envieux de partager sitôt leur félicité. Le désir de

l'
ha
cat
na
he
re
po
na
cie
tra
fe
ce
cor
pè
mo
po
Die
vol
Ple
mo
la
par
cha
au
fut
men
Qu
tout
ouv
can
les
rejo
inté
vell
de

l'éternel repos préoccupait rarement cette âme généreuse haletante de travail. Il s'exprimait ainsi dans un de ses catéchismes : " *Si nous comprenions bien notre bonheur, nous pourrions presque dire que nous sommes plus heureux que les Saints dans le ciel. Ils vivent de leurs rentes ; ils ne peuvent plus rien gagner, tandis que nous pouvons à chaque instant augmenter notre trésor.*"

Monsieur le curé, lui disait un jour un de ses missionnaires, *si le Bon Dieu vous proposait, ou de monter au ciel à l'instant même, ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, que feriez-vous. — Je crois que je resterais, mon ami.*"

Telle fut la réponse du généreux ouvrier de J. C. Et cependant il soupirait après le bonheur de voir Dieu comme un fils bien-aimé soupire après sa réunion à son père. Mais la pensée de travailler ici-bas pour sa gloire modérait ces soupirs... Travailler, combattre, souffrir pour son bon Maître, c'était pour lui du bonheur... Si Dieu l'eût appelé avant l'âge du repos, il aurait donc volontiers pris ces mots pour épitaphe de sa tombe : *Pleure sur le mort parce qu'il s'est reposé ; plora super mortuum quoniam requievit.* (On lit cette inscription à la porte du cimetière Saint-Laurent, à Rome).

Saint Jean-Baptiste, son glorieux patron, était honoré par le Curé d'Ars d'un culte particulier. La première chapelle que M. Vianney fit construire et qui s'ouvre au nord de l'église, vis-à-vis celle de la Sainte Vierge, fut dédiée par lui au saint Précurseur. Une circonstance merveilleuse accompagna la construction de cette chapelle. Quand elle fut terminée, le charitable curé, qui donnait tout aux pauvres, n'avait plus d'argent pour payer son ouvrier. Comment faire ? Il se promenait dans la campagne, son rosaire à la main, selon sa coutume dans les peines de ce genre, lorsqu'un cavalier inconnu le rejoind, et, arrêtant sa monture, lui demande avec intérêt, après l'avoir salué respectueusement, des nouvelles de sa santé : " Je ne vais pas mal, répond l'homme de Dieu, mais je suis bien ennuyé.—Eh quoi ! vos

paroissiens vous font-ils de la peine ?—Non, Monsieur, au contraire ils ont plus d'égard pour moi que je n'en mérite ; c'est autre chose qui me donne de l'ennui. Je viens de faire bâtir une chapelle, et je n'ai pas de quoi payer mon ouvrier." L'inconnu sembla réfléchir, puis, comme M. Vianney se disposait à prendre congé par discrétion, craignant que ses dernières paroles ne fussent interprétées dans le sens d'un appel de fonds indirect, il l'arrêta et tirant de sa poche vingt-cinq pièces d'or : " Monsieur le Curé, voilà pour payer vos ouvriers. Je me recommande à vos prières. " Et il disparut au grand trot de son cheval, sans laisser à M. Vianney le temps de se reconnaître ni de le remercier. Ce fut le premier argent mystérieux que reçut le Curé d'Ars. Mais combien de fois depuis la divine Providence n'est-elle point venue ainsi par un secours inespéré le tirer à propos de mauvais pas semblables !

Cette chapelle de Saint Jean-Baptiste fut toujours chère au cœur de M. Vianney. Elle devint plus tard sa demeure presque habituelle. Là s'écoulèrent, en effet, dans les travaux obscurs du confessionnal les plus belles et les dernières années de l'humble prêtre qui avait dévoué sa vie à la conversion et au salut des pauvres pécheurs.

Le Curé d'Ars vénérât particulièrement quelques autres Saints et parlait d'eux avec plus de bonheur. Ses préférences étaient pour ceux dont les travaux et les souffrances, ou la pureté de la vie, ont révélé en eux un plus grand amour pour J. C. Il aimait à considérer dans saint Joseph, l'Époux de sa glorieuse Mère, les rapports de son ministère avec celui du Prêtre. Un prêtre lui ayant un jour demandé quelques paroles pour l'édifier et lui servir de souvenir de son pèlerinage, il lui dit : " Ah ! mon ami, quelle grâce que celle d'être Prêtre ! Dieu le Père nous traite avec autant de faveur que saint Joseph ; comme à ce grand Patriarche, il nous confie son divin Fils. " A ces mots, les larmes noyèrent sa voix, et il ne lui fut plus possible de proférer une seule parole.

l'E
Ré
G
T
sai
So
l'e
éta
en
no
de
ga
Di
sôc

le
cul
pa

la
M

pl
ég

l'ex
d'u
l'ob
san
son
nou
dan
et l

Après saint Joseph et saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste et les saints Apôtres, saint François Régis, saint Louis, roi de France, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, saint Nicolas de Tolentino, sainte Catherine de Sienne, sainte Colette, sainte Thérèse étaient pour lui l'objet d'un culte spécial. Son admiration pour saint François d'Assise, pour l'esprit d'amour et de sacrifice dont ce Séraphique Père était enflammé, le porta à entrer lui-même assez jeune encore dans le Tiers-Ordre et à y faire entrer un bon nombre de personnes : il disait souvent, au témoignage de Léon XIII, que la résurrection ainsi que la propagation de cet Institut en France était ordonnée par la Divine Sagesse pour le salut de la société civile et de la société religieuse tout ensemble.

Mais il est temps de parler de la part privilégiée que le Curé d'Ars avait faite à sainte Philomène dans son culte et sa vénération : on ne nous accusera certainement pas d'y être arrivé trop vite.

VI

Le Curé d'Ars et sainte Philomène

C'est le titre d'un charmant opuscule dû à la plume d'un pieux écrivain, M. Maxime de Montrond.

Nous avons déjà emprunté à ce petit ouvrage plusieurs belles pages : nous y puiserons également la matière de cet article.

Après la très-sainte Vierge que le Curé d'Ars, à l'exemple de tous les grands serviteurs de Dieu, aimait d'une affection si vive, sainte Philomène était pour lui l'objet d'une prédilection particulière et d'une confiance sans bornes. Marie ! c'était sa mère toute-puissante par son intercession ! Philomène, sœur des Anges, était pour lui comme une sœur bien-aimée qu'il avait entrevue dans le céleste séjour, couronnée de gloire et de bonheur, et lui offrant son appui pour la mission divine confiée à

ses soins. Un saint commerce s'était donc établi entre la jeune et illustre Martyre et le pauvre curé de campagne ; commerce doux et familial comme est quelquefois ici-bas celui d'un frère et d'une sœur tendrement unis, mais empreint d'un caractère divin qui en relevait encore l'éclat et la suavité

Comment s'était formée cette union sainte et mystique ? Elle naquit sans doute du regard d'un cœur pur, se portant vers le ciel avec un triple sentiment d'admiration, d'amour et de confiance. " Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer," a dit l'auteur de *l'Imitation de J. C.* Ne peut-on pas croire que l'humble pasteur, pressentant les merveilles d'Ars, aura dit un jour à la jeune Sainte : " Je t'honorerai et je te ferai honorer de tout mon pouvoir ; mais en retour tu seras la patronne, l'amie de mon troupeau et, de plus, le voile derrière lequel je me cacherai pour dérober à la vue des hommes l'éclat de l'honneur qui pourrait me revenir." Et la Thaumaturge du ciel, honorant à son tour l'humilité du saint prêtre, aurait accepté à son profit, pour l'honneur des saintes reliques, la responsabilité des grandes choses qui allaient s'opérer " La vérité est, remarque M. Monnin, que le plus touchant accord n'a cessé de régner entre sainte Philomène et son illustre client. Elle accordait tout à ses prières ; il ne refusait rien à son amour."

On sait quel nom familial le Curé d'Ars aimait à donner à sainte Philomène ; il l'appelait *sa chère petite Sainte*. Ce nom, qu'elle s'était mérité par ses bienfaits, semblait la constituer désormais dans une sorte de dépendance des désirs et des volontés de son dévot serviteur. Le Curé d'Ars l'appelait son *conseil au ciel*, son *chargé d'affaires*, son *prête-nom*, titres d'honneur et de confiance qui signifiaient tous une mission imposée par le Thaumaturge de la terre à la Thaumaturge du Ciel. La Vierge Martyre était loin d'y être infidèle. Jamais peut-être une sainte du Paradis ne fut plus prompte à écouter favorablement la prière d'un mortel ici-bas.

Que de guérisons extraordinaires se sont opérées au village d'Ars ! Le nombre en est incalculable. Le vénérable curé se plaignait parfois que la Sainte les multipliât trop. Il la conjurait même de vouloir bien *aller faire ses miracles plus loin* ; ils lui attiraient trop de monde, et il souffrait avec peine le retentissement de tant de prodiges dans sa paroisse.

M. l'abbé Monnin raconte à ce sujet un trait charmant. Au mois de février 1857, écrit-il, une femme du peuple était venue à Ars, portant à son cou un enfant de huit ans qui ne marchait pas. Pendant vingt-quatre heures, cette femme s'attacha avec l'opiniâtreté du désespoir à tous les pas de M. le Curé, faisant sentinelle aux abords de son confessionnal, se précipitant à sa rencontre dès qu'il apparaissait, et lui montrant son enfant avec un geste et un regard si expressifs dans leur suppléante énergie qu'on en était ému jusqu'au fond des entrailles. Rien d'aussi misérable et d'aussi touchant que ce groupe, et nous n'avions pas le courage de faire comme les apôtres, qui s'indignaient des cris de la Chananéenne et auraient voulu que le Maître la renvoyât.

M. Vianney avait souvent béni cet enfant, et il avait adressé à la mère des paroles de consolation et d'espérance. Après qu'ils furent rentrés tous deux dans le gîte qu'ils avaient choisi pour la nuit ; *« Mère, dit l'enfant, vous m'achèterez des sabots, parce que M. le Curé m'a promis que je marcherais demain. »*

Soit que vraiment le saint Curé eût fait cette promesse au petit malheureux, soit que celui-ci l'eût conclu, dans sa naïve confiance, des paroles et des regards d'encouragement qu'il avait reçus, quoi qu'il en soit, les sabots furent achetés d'après le conseil des habitants chez qui ce couple infortuné logeait.

Or, le lendemain, à la satisfaction générale, l'enfant qu'on avait vu porter si péniblement sur les bras de sa mère, courait dans l'église comme un lièvre, disant à qui voulait l'entendre : *« Je suis guéri!.. Je suis guéri!.. »* La pauvre mère cachait dans l'ombre d'une chapelle sa

joie, son trouble et ses larmes. Nous la vîmes, nous l'interrogeâmes, nous voulûmes la présenter au Curé, au moment où il se préparait à dire la messe. Cette femme avait besoin de le voir, de lui parler, de se jeter à ses pieds... Sa reconnaissance l'étouffait. M. Vianney accueillit notre demande avec un silence froid et presque sévère qui ne nous permit pas d'insister. Après la messe nous fîmes une nouvelle tentative plus heureuse. " Monsieur le Curé, lui dîmes-nous, cette femme vous prie de l'aider à remercier sainte Philomène. " Il se retourna et bénit silencieusement la mère et l'enfant. Puis, de l'air le plus désappointé et sur le ton du mécontentement le plus sincère : "*Sainte Philomène, dit-il, aurait bien dû guérir ce petit chez lui....*"

Le plus souvent le Curé d'Ars conseillait aux pèlerins une neuvaine au Saint-Esprit ou au saint Cœur de Marie, pour les nécessités de l'âme, mais pour les guérisons corporelles il donnait une médaille de sainte Philomène, en recommandant de faire une neuvaine à cette *bonne petite Sainte....* La Thaumaturge s'acquittait si bien de cette charge que le pasteur, émerveillé, cherchait parfois à modérer son essor de ce côté, pour le détourner vers d'autres misères encore plus dignes de pitié. " J'ai demandé à sainte Philomène, disait-il, dans son langage simple et naïf, de ne pas tant s'occuper des corps, et de penser un peu plus souvent aux âmes qui ont plus besoin d'être guéries. "

La conversion des pauvres pécheurs !.... C'était toujours là, en effet, l'œuvre de prédilection du saint prêtre, la grâce insigne qu'il demandait constamment à sainte Philomène.... Combien de conversions n'a-t-il pas aussi obtenues par Elle !—" Les âmes, disait-il un jour à un pèlerin, il me faut les âmes ! Je souffre dans le jour pour les pauvres pécheurs, et la nuit, pour les âmes du Purgatoire.....

Il ne nous reste pas assez d'espace dans ce livret pour entrer de suite dans le détail de ces innombrables conversions et guérisons corporelles attribuées au Curé

d'Ars par l'intercession de sainte Philomène ; nous tâcherons de le faire plus tard, d'en relater au moins les plus frappants. Pour terminer cet article, nous ajouterons seulement, avec M. l'abbé Monnin. " Dès le début, la chère Sainte répondit aux attraits de son serviteur ; mais leurs cœurs allèrent s'unissant de plus en plus, au point qu'il y avait entre eux, dans les dernières années, non plus une relation à distance, mais un commerce immédiat et direct ; et dès lors, le saint vivant eut avec la Bienheureuse la familiarité la plus douce et la plus intime. C'était d'une part une perpétuelle invocation, de l'autre une assistance sensible et une sorte de présence réelle."

VII

Prière à saint Joseph

Glorieux saint Joseph, vous à qui Dieu confia le soin des deux personnes qu'il aima le plus sur la terre, n'oubliez pas que nous aussi nous avons été confiés à votre tendre sollicitude. Vous êtes notre protecteur et notre père, daignez prendre en main tous nos intérêts et surtout celui de nos âmes. O vertueux gardien de la Sainte Famille, faites de nous, par votre puissante intercession, une famille (ou une paroisse) de saints ; et, puisque pour mériter vos faveurs, il faut vouloir imiter vos vertus, accordez-nous tout d'abord la volonté sincère de marcher sur vos traces, et d'être comme vous pleins d'amour pour Jésus et Marie, et fidèles à tous nos autres devoirs. Vous êtes trop jaloux de la gloire de Dieu et de notre salut pour ne pas accueillir favorablement cette prière. O père bien aimé, exaucez-nous.

VIII

Traits inédits**37.—SAINTE PHILOMÈNE GUÉRIT UN ENFANT
DE TROIS ANS.**

A la date du 11 septembre 1887, nous inscrivions ce qui suit dans notre registre des pèlerinages :

M. François Donati, de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Québec, s'acquitte aujourd'hui avec reconnaissance d'une promesse à sainte Philomène.

Son fils Albert, actuellement âgé de 4 ans, tombait malade l'année dernière des fièvres typhoïdes. Le médecin l'eut bientôt condamné, affirmant positivement que le pauvre enfant resterait infirme si par hasard il n'en mourrait pas. Mme Donati l'a mis alors sous la protection de sainte Philomène : elle l'a revêtu du cordon, lui a fait des onctions avec de l'huile de la lampe de Ste-Pétronille, en promettant un pèlerinage d'actions de grâces à son sanctuaire. La Thaumaturge, touchée de ces diverses marques de confiance, a, contre toutes les prévisions humaines, si bien guéri cet enfant qu'il ne lui est resté aucune trace de sa maladie : venu avec son père remercier son insigne Bienfaitrice, il paraît avoir pour elle une très vive dévotion.

**38 —EFFET ADMIRABLE DE L'HUILE DE LA
LAMPE DE SAINTE PHILOMÈNE
SUR UNE COUPURE.**

M. Joseph Lafontaine, de Saint-Gervais, se fit avec une hache, dans le mois de janvier 1887, une entaille au pouce assez large et tellement grave qu'il se sentait prêt

à t
l'hu
Il s
avec
coup
fern
trav
mal
de l
véra
N
pèle
com
zéla

M
Tro
mer
env
du l

J
Gira
fave
cess
U
nuel
mac
Phil
fut
est
esto

à tomber en défaillance. On avait à la maison de l'huile de la lampe du sanctuaire de Sainte-Pétronille. Il s'en appliqua de suite quelques gouttes sur le mal avec beaucoup de foi, s'enveloppa le pouce, et, une couple d'heures après, la plaie était non-seulement fermée mais complètement guérie : il s'est mis alors à travailler et il a continué depuis de le faire sans aucun malaise. La confiance de ce jeune homme à l'efficacité de l'huile de la lampe de sainte Philomène est si persévérante qu'il en porte partout avec lui.

Nous tenons ce récit de deux de ses sœurs venues en pèlerinage à Sainte-Pétronille le 11 octobre dernier en compagnie de Madame Joseph Trudelle, une de nos zélatrices de St-Sauveur de Québec.

39. -- UNE FAMILLE RECONNAISSANTE A SAINTE PHILOMÈNE.

Monsieur le Chanoine Cloutier, curé des Trois-Rivières, se fait l'interprète des sentiments de gratitude d'une famille de sa paroisse envers la Thaumaturge, dans une lettre datée du 12 octobre 1887.

Un brave citoyen de cette ville, M. Joseph Girard, me prie de vous faire connaître les faveurs suivantes qu'il a obtenues par l'intercession de sainte Philomène.

Un de ses enfants, âgé de 2 ans, était continuellement malade : on disait qu'il avait *l'estomac forcé*. On lui appliqua de l'huile de sainte Philomène et on le ceignit du cordon. L'enfant fut subitement guéri et si bien qu'aujourd'hui il est gros et gras, mange parfaitement, et son estomac fonctionne à merveille.

M. J. Girard, père, souffrait lui-même depuis assez longtemps d'une maladie de cœur bien prononcée. Ayant invoqué sainte Philomène et promis de faire publier sa guérison, il fut promptement guéri. Aujourd'hui il ne se sent plus incommodé, même après une marche pénible.

Une de ses petites filles, qui souffre souvent du mal de dents, se soulage immédiatement par l'usage du cordon qu'elle s'applique sur la joue !

Inutile de dire que la famille Girard est pleine de reconnaissance envers sainte Philomène.

40.—UNE JEUNE FILLE SAUVÉE DE LA MORT PAR SAINTE PHILOMÈNE.

Une religieuse nous écrit de Woonsocket, R. I., en date du 14 décembre 1887.

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, plusieurs personnes de cette ville ont été guéries par l'application de l'huile de sainte Philomène. Conformément au désir que vous en avez témoigné, pour l'honneur et la gloire de la Vierge Martyre, je vous dirai quelques mots d'une de ces faveurs qu'une jeune fille, atteinte d'une grave maladie, a obtenue par l'intercession de cette puissante Sainte.

Le médecin, sans désespérer d'elle, ne savait trop que dire. Les parents affligés vinrent alors nous demander des prières, car la malade, quoique parfaitement résignée à la volonté du Bon Dieu, désirait ardemment de revenir à la santé.

Je donnai un peu d'huile qui avait brûlé devant la chère petite Sainte en les exhortant à avoir une grande confiance en Elle.

la
es
le
La
m
el

41

je
en
sur
au
l
im
l
que
alo
prè
C'o
Phi
ten
pri
Sain
exa
arri
imb
troi
par
me

Une statue de la Thaumaturge fut placée devant la jeune fille qui en l'apercevant s'écria : "*Qu'elle est belle !..... Oui, elle va me guérir.*" En effet, le mieux s'est fait sentir presque instantanément. La malade reposa cette nuit-là même beaucoup mieux que d'habitude et, quelques jours après, elle était debout, mangeant à la table de famille.

Reconnaissance à sainte Philomène !

41.—RÉCIT D'UNE GUÉRISON OBTENUE PAR UNE
NOVICE DE LA CONGRÉGATION
NOTRE-DAME.

Au commencement du mois d'octobre 1882, je fus assaillie par un vilain mal de genou qui, en me retenant loin de mon noviciat, me clouait sur un lit, car, à la moindre fatigue, on voyait augmenter l'enflure.

En vain, pendant ce long mois, on avait imaginé tous les remèdes possibles.

La Communauté, qui ne sait rien épargner, quand il s'agit du bien de ses enfants, songea alors à m'envoyer au Pensionnat d'Yamachiche, près de ma famille. A mon insu, j'arrivai à ce couvent au milieu d'une neuvaine à sainte Philomène qu'on faisait dans l'intention d'obtenir ma guérison. On me sollicita d'unir ma prière à celle de l'heureuse famille. Cette grande Sainte a, me disait-on, entendu plus d'une prière, exaucé plus d'une supplique. Le soir de mon arrivée, on me mit sur le genou une image imbibée d'huile qui brûlait devant sa statue, et, trois jours après, je pus, à ma grande surprise, parcourir la maison sur mes deux pieds : il ne me restait de mon mal qu'une grande faiblesse.

Je me reprochai de n'avoir pas été plus libérale dans mes prières envers cette grande Sainte qui daigna me favoriser d'une telle faveur, mais depuis j'ai bien souvent essayé de lui prouver ma reconnaissance, en inspirant sa dévotion aux jeunes filles qui m'étaient confiées.

Nous devons à l'obligeance de la Révérende Mère St-Bernard, Supérieure Vicairé de la Congrégation N.-D., pour le district de Québec, ce récit d'une jeune sœur du même Institut: L'humble religieuse nous l'avait déjà fait de vive voix, dans des termes qui ne nous permettaient aucun doute sur une intervention miraculeuse de sainte Philomène; l'obéissance seule a pu la décider à nous le donner par écrit.

IX

Petites fleurs.

I. N.-D DE LÉVIS.—La reconnaissance est un devoir bien doux : aussi est-ce avec un extrême bonheur que je m'empresse de vous dire que nous avons obtenu par l'intercession de sainte Philomène une faveur extraordinaire. Mille et mille fois merci à la chère petite Sainte. J'aimerais pouvoir vous donner plus de détails mais il m'est impossible de le faire. Cependant, pour l'honneur et la gloire de notre aimable Protectrice, j'aimerais que vous en diriez quelque chose dans vos intéressants livrets, d'une manière bien discrète. Vous trouverez ci-inclus un petit tribut d'actions de grâces à Celle qui se montre si généreuse pour nous (\$5 00). 22 *Décembre* 1887.

2. WOONSOCKET, R. I.—Je désire remplir un devoir en vous donnant pour publication les quelques lignes ci-dessous.

Il y a quelques temps, j'étais très-embarrassé dans mes affaires pécuniaires par ma propre faute, manque de prudence. Je me suis adressé à sainte Philomène en lui promettant une aumône, et je suis persuadé qu'elle m'a exaucée : je l'en remercie de tout mon cœur. J'ai envoyé l'aumône promise, mais je me sens encore redevable et je veux aider au progrès de son culte.—*F. D. C., 25 Déc 1887.*

3. ST-CÉSAIRE DE ROVILLE —Je suis revenu de Beaulieu enchanté de mon petit pèlerinage à sainte Philomène. Tous mes pèlerins, à qui j'ai adressé la parole, en laissant Québec, sur le bateau, sont témoins de mon estime pour votre sanctuaire de Beaulieu. Je n'avais qu'un regret, celui de n'avoir pu les conduire. Espérons que plus tard la Providence nous favorisera davantage. — 8 Déc 1887 Voir XIII^e livret, pages 5 et 20.

4. ST-VALIER.—Mon père a été guéri encore une fois avec l'huile de sainte Philomène.

Une autre personne a été également guérie d'une terrible maladie par l'intercession de cette Sainte.

Vous voudrez bien mentionner ces faits dans un de vos prochains livrets : on avait fait la promesse de les communiquer au Propagateur.—*Delle E R, 1 Déc., 1887.*

5. ST ROCH DE QUÉBEC —Seriez-vous assez bon de dire une messe en l'honneur de sainte Philomène, pour la remercier d'une faveur obtenue par son intercession et de relater le fait dans vos annales ?

Ma petite Lucille, âgée de douze mois, a été guérie d'un mal d'yeux par l'application de

l'huile de la lampe de sainte Philomène et des prières adressées à cette bonne petite Sainte.—*Mme A. L.*, 8 déc. 1887.

6. ST-AGAPIT. — Que sainte Philomène soit bénie pour la faveur qu'elle vient de m'accorder !

Désespérant de la bonne issue d'une maladie grave, je m'adressai à la petite Sainte. Plein de confiance dans son intercession, je commençai une neuvaine en son honneur, et le neuvième jour à peine écoulé, j'eus le bonheur d'être parfaitement guérie.

J'ai promis de faire inscrire cette faveur dans le Propagateur, en actions de grâces.—*M. M. D. P.*

7. WOONSOCKET, R. I. — La bonne petite Sainte est aimée, chérie plus que jamais. Sa dévotion se propage à merveille depuis quelque temps : plusieurs recourent à elle dans leurs afflictions, dans leurs maladies.

La diphtérie fait de grands ravages à Woonsocket. On a recours aux prières des religieuses. Nous leur conseillons de prier sainte Philomène et nous leur donnons en même temps un peu d'huile qui brûle devant une petite statue de la chère Sainte. Ces bonnes personnes ont tant de foi que plusieurs se trouvent guéries par l'application de l'huile sur la partie malade.—*Une religieuse*, 28 nov. 1887.

8. ST-JEAN, I. O. — L'automne dernier, j'étais dans une situation pénible et souffrante, qui me faisait craindre pour le salut de mon enfant : j'appréhendais qu'il ne pût recevoir le baptême. Je promis à sainte Philomène que si cet enfant recevait le baptême je le publierais dans vos Annales, après lui avoir fait imposer son nom. C'est un garçon : nous l'avons nommé Philoménien.—*Mme J. F.*, 5 août 1887.

AVIS

I

On peut se procurer, au prix de 5 cents la pièce :

1^o chacun des numéros du Propagateur, à l'exception du 7^{eme}, dont le prix est double ;

2^o une magnifique photographie représentant le tombeau de la Sainte à Mugnano ;

3^o le cordon de sainte Philomène.

Par la malle, s'adresser toujours directement au curé de Ste-Pétronille de Beaulieu.

Dépôts. — 1^o à Montréal. — Couvent des Dames de la Congrég. N.-D., rue St-Jean-Baptiste, près de l'église Notre-Dame ;

2^o à Québec. — M^{me} Zéphirin Lacasse, 248, rue du Roi, St-Roch ; Delle C. Dugal, 38, rue Ste-Angèle, H.-V., et M^{me} Joseph Trudelle, 89, rue Sauvageau, St-Sauveur.

3^o à Lévis. — Madame Alphonse Verreault (Emma L'Italien).

II

Nous enverrons par la malle très volontiers quelques gouttes de l'huile de la lampe entretenue devant la statue et la relique de sainte Philomène, dans notre église de Ste-Pétronille, aux personnes qui incluront dans leur lettre de demande 4 estampilles de trois centins, (timbres du Canada) pour les *frais d'expédition*.

AVIS.—(Suite).

III

Dans le but de donner à notre œuvre la plus grande extension possible, nous adressons le présent livret à un bon nombre de personnes : nous espérons qu'il sera bien accueilli de toutes, et qu'il nous procurera la faveur d'autant d'abonnements pour 1888. Si cependant on jugerait à propos de ne pas répondre à notre appel, on est prié d'avoir la complaisance de nous renvoyer ce fascicule, après avoir écrit sur le haut de l'enveloppe les mots : Renvoyé à M. le curé de Ste-Pétronille, I. O., par (*L'adresse*).

Il pourra arriver que plus tard, pour lui faire courir une nouvelle chance, nous mettions sous un nouveau pli le même exemplaire, froissé peut-être, sinon sali : nous en tiendrons compte aux personnes qui prendront alors un abonnement, en leur expédiant, après réception du montant réclamé une seconde copie plus acceptable ; il leur suffira de nous la demander.

IV

Comme par le passé, nous donnerons invariablement le 1^{er} livret à toute personne qui vous en vendra dix ; jusqu'au 1^{er} de Mars cependant, c'est-à-dire, aussi longtemps que les caractères du présent fascicule resteront debout, nous offrons un plus grand avantage encore, le 6^{ème} abonnement, à quiconque nous enverra le prix de 5 abonnements avec une liste, écrite lisiblement, des adresses exactes des nouveaux abonnés.

V

Le prix des abonnements doit être payé autant que possible en billets de banque ou en timbres poste canadien de 1, 2, 3 centins. On est prié d'enregistrer toute lettre contenant des valeurs ou de nous adresser des mandats sur la poste, payables au bureau central de Québec ; ce second mode est beaucoup plus sûr pour tout envoi des Etats-Unis.